

## L'ALLEGORIE ET LE SYMBOLISME : DE CHRISTINE DE PISAN A BAUDELAIRE

« Après avoir attribué à l'idée une existence réelle, l'esprit voudra voir cette idée vivante et ne le pourra qu'en la personnifiant. Ainsi naît l'allégorie ». Huizinga

### Baudelaire et l'allégorie



Walter Benjamin a mis dans une lumière nouvelle le lien entre la tradition plus ancienne de l'allégorie, qui finit à l'époque baroque après une dernière efflorescence, et sa redécouverte dans les *Fleurs du mal*. En mettant ainsi l'allégorie au centre de sa lecture de Baudelaire il n'a pas seulement ouvert à l'esthétique et aux poétiques de la modernité un champ immense, il a aussi remis à l'honneur une figure méprisée.

Car à l'origine, il y a la figure. Or, l'allégorie fait appel à cette faculté en l'homme : l'imagination. Au sens de capacité à faire appel à des « formes du monde » dont nous avons le souvenir en nous. Baudelaire n'a cessé de mettre l'allégorie au plus haut de la hiérarchie des figures au point d'en faire un genre autonome. L'allégorie, dans la poésie de Baudelaire, présenterait un « soubassement médiéval sur lequel repose la strate baroque. Cette idée de Walter Benjamin a embrasé, parce qu'elle soutient bien sûr l'idée de l'historicité des formes. Paradoxalement, en même temps qu'elle réhabilite l'esthétique du Moyen âge, elle prolonge le dédain éprouvée envers le symbolisme, au fondement de cette esthétique du monde chrétien.

Contre la confusion du symbole et de l'allégorie, Walter Benjamin, soutenait la thèse (à propos du drame baroque allemand), selon laquelle l'allégorie « était destinée à constituer le fond obscur sur lequel devait se détacher en clair le monde du symbole ».

Le contraire pourrait être tout aussi vrai...

Le privilège de l'allégorie - que ne possède pas le symbole - consisterait à nous faire traverser le miroir de la signifiante pour accéder à une profondeur spatiale et temporelle, allégoriques l'une de l'autre : profondeur de l'espace, allégorie de la profondeur du temps. On le voit l'allégorie est un petit peu plus que la représentation traditionnelle de la mort sous la forme de la faucheuse... Elle implique des questions cognitives autant que de rhétorique ou d'esthétique.

### Christine de Pisan : Une italienne devenue française

De naissance italienne, Christine de Pisan fut élevée en France. Elle alla rejoindre dès l'hiver de 1368 son père, le savant astrologue Thomas de Pisan à Paris, où il était au service de Charles V. Elle épousa à l'âge de quinze ans environ Etienne de Castel, qui fut nommé notaire et secrétaire du roi. Après la mort de Charles V, protecteur de sa famille, commença la série de ses malheurs : elle perdit son père vers 1385, son mari en 1389, embarras d'argent et charges de famille survinrent.

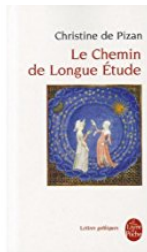
Outre ses trois enfants elle avait sa mère, mais aussi deux frères qui partirent assez tôt, mais également une jeune nièce pauvre.. Au milieu de ses soucis, Christine écrivit d'abord pour se distraire, puis pour vivre. Elle se mêla à la querelle du Romand la Rose (1400-14 02). De 1401 à 1405 elle fut extraordinairement prolifique : *l'Epistre d'Othea à Hector*, *le Chemin de long estude*, *L'Oroyson Notre-Dame*, *le Dit de la Pastoure*, *la Mutation de Fortune*, *le Livre du Duc des vrais Amans*, *le Livre des fais et bonnes meurs à elle commandé par le duc de Bourgogne*, *l' Epistre à Eustache Morel*, *La Cité des Dames* et *le Livre des trois vertus*.

En 1405, elle fit *l'Avision* et le 5 octobre de la même année elle adressa à Isabeau de Bavière une lettre pour lui demander de penser aux maux de la France. Après les *Sept psaumes allégorisés* écrits en 1409 pour Charles de Navarre, elle fit sa *Lamentation* adressée au duc de Berry, son *Livre de la Paix* pour le duc de Guyenne, enfin son *Epistre de la Prison de vie humaine* dédiée à Marie de Berry, duchesse de Bourbonnais et finie le 20 janvier 1418.

Enfin Christine de Pisan se réfugia dans une abbaye, (peut-être Poissy) elle y écrivit ses *Heures de contemplation de la Passion* dédiées aux femmes françaises « adoulées ». Elle perdit son fils Jean de Castel

en 1426. Enfin, le 31 juillet 1429 elle chantait la gloire de Jeanne d'Arc. Elle mourut sans doute à Poissy, autour de 1430.

Son influence littéraire de Christine s'exerça longtemps « sans interruption, au milieu d'une incessante rénovation de faits et d'idées ». Elle joua vraisemblablement un rôle dans la vocation poétique de Charles d'Orléans. Alain Chartier paraît s'être inspiré du *Débat de deux amans* dans son *Débat des deux fortunés d'amour* &, et avoir encore imité Christine dans son poème de *l'Espérance ou Consolation des trois vertus*. Christine inspira aussi Olivier de la Marche, Jean Molinet, Jean et Clément Marot, Jean Bouchet, Jean Meschinot, François Habert.



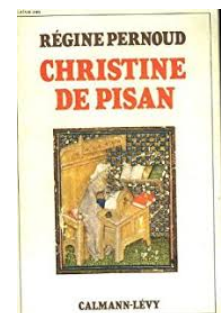
### La cité des Dames : une apologie du sexe féminin

Le Livre de *la Cité des Dames*, écrit entre décembre 1404 et avril 1405 \*, peut être considéré comme le dernier épisode de la lutte engagée par Christine de Pisan contre les détracteurs de son sexe. Bien que, à l'occasion, il lui arrive encore de croiser le fer avec son vieil adversaire Jean de Meun, elle s'attaque surtout ici à « Matheolus », dont les *Lamentations* venaient de lui tomber sous la main et elle désespérait



d'appartenir à ce sexe disgracié. Quoique ce livre ne jouisse, dit-elle, d'aucune réputation, elle n'entreprind pas moins de le réfuter. Dans un rayon trois dames de lumière, couronnées, dont l'une lui enjoignit, en souriant, de bâtir une cité. Nous ne tarderons pas à apprendre que ces trois dames s'appellent Raison, Droiture et Justice. Sur le conseil et avec l'aide de Raison, elle doit d'abord déblayer le terrain et balayer les principales objections de ses adversaires. Tout en « fouissant » en effet, elle interroge Raison sur la prétendue infériorité des femmes, et, celle-ci ayant opiné dans le sens que l'on devine, elle lui demande pourquoi les femmes n'ont pas e «sieg de plaidoyerie »

(chap. 11). Autrement dit elle questionne l'absence des femmes en politique. « C'est grant dommage et grant tort », répond Raison; et pour confondre ceux qui oseraient soutenir « qu'elles n'eussent sens naturel eu fait de policie et de gouvernement », elle cite un certain nombre de princesses qui, rivalisant en sagesse avec les rois les plus renommés, ont parfaitement administré leurs États. Après les femmes célèbres par leurs talents, ce sont celles qui se sont illustrées par leurs vertus qu'elle convoque, par Droiture cette fois.



La cité ainsi bâtie et peuplée, il restait encore, paraît-il, à en orner « les haults combles » de figures propres à inspirer aux assaillants éventuels la crainte ou le respect. Ces places éminentes sont réservées à la Vierge et aux Saintes ; c'est Justice qui se charge de les leur assigner et c'est là l'objet du troisième livre.

### Texte A : Gustave Lanson, *Y a-t-il un art de la prose ?* chapitre II



A la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle et au début du XV<sup>ème</sup>, un art s'ébauche qui n'a plus seulement pour but l'énergie intellectuelle et sentimentale, mais une beauté formelle, une joie du sens esthétique. Cela vient par l'influence de la poésie ; cela vient aussi par l'influence des peintres, enlumineurs, tailleurs d'images. Cela vient, enfin, par l'influence de l'Antiquité, dont les ouvrages abondent en effets rythmiques ou plastiques.

Voici un échantillon de cette manière nouvelle de traiter la prose :

*Après que j'eus édifié, à l'aide et par le commandement des trois dames de Vertus – c'est assavoir : Raison, Droiture et Justice, - de la Cité des Dames, par la forme et la manière qui au contenu de la dit Cité est éclairée,*

*Je comme personne travaillée de si grand labeur avoir accompli et mis sus mes membres et mon corps, lasse pour cause du long et continuel exercice, estant enoyeuse et quérant repos,*

*S'apparurent les dessus dictes trois glorieuses, en disant, toutes trois, parolles d'une mesme substance en telle manière*

*Lors moy, Christine, oyant les trois séries de mes très vénérables maîtresses, remplie de joye, en tressaillant toste me dressay, et agenouillée devant elles, m'offry à l'obéissance de leurs dignes vouloirs (Le trésor de la Cité des Dames, édition de 1496)*

L'allégorie est un des instruments familiers de l'invention scolastique. Mais, ici, l'allégorie n'est pas conçue abstraitement comme un procédé logique, elle est sentie comme une vision, à laquelle sciemment, avec application, Christine de Pisan accommode la couleur et le mouvement de sa prose : elle voit l'image que l'enlumineur verrait, et elle fait effort de ses mots comme lui de ses couleurs pour la reproduire ; elle écrit une miniature de primitif. Les adjectifs sont choisis curieusement, quelques-uns pour leur son harmonique à leur sens ; la première phrase se développe en trois temps, d'un mouvement continu pourtant ; elle ondule, s'élargit, se repose, s'attriste s'éclaire. On sent le labeur attentif à créer une forme suave et colorée, correspondante à l'idée et à l'émotion l'écrivain.

### **Texte B : Robert Guiette, « Symbolisme et « Senefiance » au Moyen-âge, 1954**

La théorie du sens allégorique ou symbolique, comme l'a observé Edgar De Bruyne, a été élaborée avant tout par les théologiens. Ce sens allégorique, aux yeux des théologiens, est un sens spirituel. La réalité spirituelle est invisible, mystérieuse, surnaturelle. (...) Dans la littérature profane, il va de soi qu'aux yeux des théoriciens (aussi bien qu'aux nôtres) on peut rencontrer – non moins que dans l'Écriture – des sens multiples et, par conséquent, la lettre y peut couvrir l'esprit, la surface une signification profonde, l'histoire un sens allégorique. Quelle est, dès lors, la valeur du « *sensus allegoricus* » . C'est là un problème qui a longuement retenu Conrad de Hirschau au XII<sup>e</sup> siècle. Nous ne le suivrons pas dans ses distinctions. Ce qui importe à nos yeux, c'est que ces rapports appartiennent au monde du réel. Les philosophes sont formels à ce sujet : tout ce qui existe est Un; dans cette unité règne un ordre, une harmonie parfaite. Rapport entre le Créateur et le monde créé ; rapport entre la matière et l'esprit; rapports donc réels, spirituels, mystiques.

Le symbolisme, ayant trouvé chez les philosophes ses fondements, pénétrera dans la littérature comme une réalité et non comme un aspect esthétique. (...) Dans de nombreux textes nous n'avons affaire qu'à des personnifications. Sans doute ce jeu n'est-il pas très subtil, mais lorsque l'écrivain n'est pas dénué de talent, le procédé peut avoir quelque agrément. Il correspondait, en tout cas, parfaitement à certain tour d'esprit apprécié pendant tout le moyen âge et depuis ses origines latines. Dans l'allégorie ainsi conçue, la signification est déterminée par le nom même des personnages

(...) L'allégorie est une science au moyen âge. Le symbolisme, un art où l'imagination et la sensibilité jouent leur rôle. Dans bien des cas, symbole et allégorie ont pu se nouer l'un à l'autre. Il est souverainement malaisé, mais parfois possible de les dénouer. Allégorie et symbole ont, par l'habitude, développé un « esprit », une mentalité, une sensibilité qui, sans doute, ont permis un certain genre d'émotion. A ce genre d'émotion correspond un style spécial, dont le charme agissait – ou mieux : devait agir – lorsqu'était suscité un climat d'énigme. Et il importait moins qu'on ne serait tenté de le penser, que ces énigmes pussent être résolues. C'est ce que j'appellerais l'illusion et l'impression de symbole et, en fin de compte, le symbole sans *senefiance*, si je n'éprouvais quelque répulsion pour la contradiction des termes.

### **BIBLIOGRAPHIE**

Jeanroy Alfred ; Boccace et Christine de Pisan : le *De claris mulieribus*, principale source du Livre de la Cité des Dames. In: Romania, tome 48 n°189, 1922. pp. 93-105; doi : 10.3406/roma.1922.4468 [http://www.persee.fr/doc/roma\\_0035-8029\\_1922\\_num\\_48\\_189\\_4468](http://www.persee.fr/doc/roma_0035-8029_1922_num_48_189_4468)

Guiette Robert. Symbolisme et « Senefiance » au Moyen-âge. In: Cahiers de l'Association internationale des études francaises, 1954, n°6. pp. 107-122; doi : 10.3406/caief.1954.2051 [http://www.persee.fr/doc/caief\\_0571-5865\\_1954\\_num\\_6\\_1\\_2051](http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1954_num_6_1_2051)

## DISSERTATION



### Sujet ° 1

Le goût de l'allégorie est plus qu'une mode passagère, c'est un trait constant d'une littérature abondante. Nous lui devons bien des œuvres qui ne nous plaisent plus; mais un genre qui s'est élevé jusqu'à la divine Comédie mérite le respect. Ce qu'il faut expliquer, c'est la longue faveur de ce genre y compris jusqu'à aujourd'hui dans le symbolisme en poésie. Vous commenterez cette réflexion.



### Sujet n° 2

« De ce goût pour les images, les symboles, que déduire ? A mon sens, qu'une mentalité de lecteur ou d'auditeur s'était formée, curieuse de ces rapprochements. Un public s'était constitué, qui, par l'habitude, était particulièrement sensible à cette recherche et, par conséquent, doué du sens du symbole. Il va de soi que pour le public, apte ou habitué à chercher plus loin que la signification immédiate, cet enseignement constituait un attrait du récit. Ce public ne pouvait se contenter de trouver dans la littérature des récits qui ne « signifiaient » pas quelque chose ».

La littérature vous semble-t-elle encore répondre à ce « sens du symbole » ? Peut-on se contenter de récits qui ne signifient rien ?



### Sujet n° 3

Les artistes ont oublié la beauté de l'allégorie, et cependant, comme l'a écrit Charles Baudelaire, c'est une forme esthétique essentielle. Vous commenterez cette citation de Paul Valéry en vous appuyant sur les textes du corpus et sur votre culture personnelle.



### Sujet n° 4

Car il est évident que les rhétoriques et les prosodies ne sont pas des tyrannies inventées arbitrairement, mais une collection de règles réclamées par l'organisation même de l'être spirituel. Vous commenterez cette citation de Charles Baudelaire en vous appuyant sur les textes du corpus et sur votre culture personnelle.

Ce serait l'allégorie de quoi selon vous ?

